

Francis Chapelet

Témoignages de :

- Pascal Quoirin
- François-Henri Houbart
- Uriel Valadeau
- Claudio J. De Menezes
- Marta Gliozzi

Une rencontre avec Francis Chapelet

Par Pascal Quoirin

Dans les années 1964 - 65, comme bien des apprentis facteur d'orgues passionnés par leur métier, je me biberonnais à coup d'orgues historiques, fasciné par la série des petits 45 tours d'Harmonia Mundi et leurs livrets si captivants. Ceux relatant les orgues d'Espagne, Covarrubias, Trujillo, les orgues des Baléares, tous illustrés par Francis Chapelet, me projetaient invariablement dans un univers exotique, merveilleux, l'Espagne, pays qui me paraissait si lointain, si mystérieux, depuis le sombre Jura de l'atelier de Philippe Hartmann...

En 1969, à la suite de circonstances particulières, j'avais alors 20 ans, j'acceptais avec l'inconscience de la jeunesse, d'entreprendre la construction d'un nouvel orgue pour l'ancienne cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras. Les conditions étaient difficiles, notamment dans le milieu des organistes et des facteurs d'orgues, lesquels n'attendaient qu'une seule chose, l'échec d'une telle aventure... Qu'importe, je continuais imperturbablement mon ouvrage, toujours ensorcelé par la mythique Espagne dans laquelle je n'avais toujours pas mis une seule fois un pied. C'est ainsi que naquit un orgue avec de foisonnantes chamades, toutes sorties de mes rêves ibériques ! Puis, par un bel après-midi d'été provençal, étant alors dans la phase d'harmonisation de l'instrument, se présenta sur mon chantier, un homme un peu bourru, tout juste aimable, mais d'une évidente franchise, sans calculs : Francis Chapelet.

Je lui fis alors entendre les quelques jeux alors en place et harmonisés. Sa réaction fut immédiate, sincère, émue, enthousiaste. Il joua longuement l'instrument. C'était le premier encouragement, la première reconnaissance que je recevais dans ma jeune vie professionnelle. Le jour de cette première rencontre avec Francis Chapelet me galvanisa, sa franche amitié affermit définitivement ma confiance en moi et tout ce que j'entreprendrai par la suite. C'est Francis, évidemment, qui me fit découvrir l'Espagne en m'offrant, déjà, de travailler à la restauration d'un plan de chamade impressionnant, probablement le plus important de Castille, celui de l'orgue du village de Torquemada dans la province de Palencia. A cette époque (1972 -73), son activité dans cette région était plus qu'abondante. Plusieurs instruments furent, par son initiative et sa générosité, remis en état de jouer. Ce qui lui permit de créer une académie d'été fréquentée par de nombreux organistes venus de toutes parts. Sa passion, ses convictions stylistiques et musicales inébranlables en matière d'orgues historiques rendaient toute son activité séduisante, attractive, réconfortante. Ses jugements étaient parfois excessifs mais tellement vrais ! Aujourd'hui, à 89 ans, se serait-il adouci ? Aurait-il affiné ses contours disgracieux aux yeux de certains ? Aurait-il châtié ses propos ?

Heureusement non. C'est ainsi qu'est Francis Chapelet : un être franc, unique, sincère.

Un peu plus tard, dans les années 1975 - 76, Nous nous trouvions ensemble à Bordeaux, dans la cathédrale Saint-André. Le Grand-Orgue Micot-Wenner était en cours de reconstruction. Dans cet instrument subsistait une part importante de l'orgue que Dom Bedos édifia en 1748 dans l'église abbatiale Sainte-Croix de la même ville. L'expert des Monument Historiques de l'époque avait jugé que ce matériel ne présentait aucun intérêt et, par chance, il fut décidé que celui-ci devait être déposé dans l'une des tours de l'église Sainte Croix. Francis Chapelet mais aussi Jacques Merlet furent pour beaucoup dans cette décision. Francis souhaitait me montrer ce matériel, et nous nous rendîmes à Sainte Croix dans la tour sud de l'abbatiale. Là, nous fûmes stupéfaits par ce que nous découvrions : un amoncellement de tuyaux écrasés, maculés de fientes de pigeons, prétendument classés dans des cagettes, tuyaux éparpillés, aplatis, déchirés, mutilés par cette dépose brutale et agressive. On pouvait voir là le témoignage de toute la rancœur des tristes personnages de l'époque néo-classique contre l'orgue ancien, l'amertume de tous ceux qui prétendaient que Dom-Bédos n'était qu'un soit disant « *facteur d'orgues ayant troqué sa varlope pour devenir expert* ». J'extirpais un témoin de ce dépotoir, et après une simple et approximative remise en forme, je soufflais dans ce tuyau. C'était le deuxième do du Gros Nasard 5 1/3', il en sortit un son pur, unique, d'une infinie et pénétrante douceur, un son issu du fond lointain de l'histoire de cet instrument. Non, cet orgue n'était pas mort. Nous échangeâmes, Francis et moi-même un regard ébahi par ce que nous entendions, et c'est depuis cette instant précis, pour lui comme pour moi-même, que s'enra en nous cette conviction indestructible, que cet orgue renaîtrait un jour.

L'action de Francis Chapelet à propos de cet instrument fut intarissable, à la limite du harcèlement : lettres aux Ministres de la Culture, lettres au Maire de Bordeaux de l'époque Jacques Chaban-Delmas, aux Préfets, Conservateurs des Monuments Historiques, protestations véhémentes à la Commission Supérieure des Monuments Historiques, lettres à tous... un déploiement d'énergie redoutable (Il faudrait créer une anthologie des lettres de Francis Chapelet, certaines sont des chefs d'œuvre authentiques de littérature !). A la fin de cet harassant parcours, la décision fut prise, enfin un jour, officiellement, de reconstituer l'orgue de Dom-Bedos dans son buffet. Quelques années plus tard le grand plenum de 32 pieds retentissait dans l'ancienne abbatiale.

Qui oserait s'en plaindre aujourd'hui ? N'aurait-il pas fallu agir de cette sorte, par exemple à propos mais surtout avant le massacre du Riepp de 32 pieds en montre de Saint-Bénigne de Dijon, édifié en 1748 comme le Dom Bedos de Sainte-Croix, et qui possédait encore un matériel sonore d'origine aussi complet que ce-dernier ?

Dans les années 80, une restauration fait date en Castille. Celle de l'orgue d'Abarca de Campos. A l'initiative de Francis Chapelet l'atelier Quoirin s'y transporte pour restaurer l'orgue du village, instrument de Tadeo Ortega de 1750. Il n'y a pas d'argent, et comme dans tout ce que Francis Chapelet a entrepris dans ce domaine, lorsque quelques dépenses sont indispensables, c'est lui-même qui en prend la charge. Le travail de restauration se déroule dans les conditions d'autrefois, sur le site même, avec un outillage minimum et dans une atmosphère de partage et de bonne humeur qui nous laissera des souvenirs inoubliables.

Cet instrument d'Abarca de Campos est le point de départ de plusieurs restaurations complètes d'orgues castillans dans cette région : Capillas, Liétor dans la province d'Albacete, Daroca, et puis tout dernièrement Meneses de Campos. Dans l'élan de cette action sans relâche de sa part, beaucoup de restaurations intégrales furent entreprises en Espagne, notamment par le facteur Frédéric Desmottes, restaurations parfaitement abouties comme celle des orgues de la Cathédrale de Cuenca, Alicante avec sa splendide façade de tuyaux guillochés.

Et puis, il y eut ensuite la découverte des orgues du Mexique. En 1994, Francis inaugurait l'orgue de l'église N-D des Remedios à Cholula (province de Puebla) que nous venions de restaurer. Orgue typique de la facture mexicaine du début XIX^e, mais restée archaïsante, dans une église juchée au sommet d'une pyramide Aztèque, du haut de laquelle on pouvait admirer le Popocatepetl fumant chaque jour un peu plus. Spectacle particulièrement apprécié par Francis Chapelet, quand on sait sa passion des volcans. Il y avait sur la gauche du buffet de l'orgue une grande baie vitrée par laquelle on voyait directement le sommet du Volcan tout en étant assis au clavier...Le rêve accompli, pour notre ami Francis.

Même énergie, même passion de sa part pour faire connaître ce patrimoine d'orgue américano-latin si particulier, nous nous retrouvons plus tard en Bolivie à Sucre. Nous y découvrons un orgue complet, de facture andine que l'on croit pouvoir dater de la fin du 18^{ème}. L'instrument, pour une raison inconnue, dormait, remisé dans un recoin du musée jouxtant le couvent des Sœurs Clarisses de la ville. Sur l'insistance de Francis, les Clarisses, femmes admirables de gentillesse et d'intelligence, acceptent que cet instrument soit déplacé, restauré et remonté dans leur église. Comme pour Abarca de Campos une équipe de l'atelier Quoirin à laquelle se joignent les facteurs Bertrand Cattiaux et Jean Louis Loriaut, s'active pendant plus d'un mois à la restauration de l'instrument. Francis est là, avec nous. Nous lui confions diverses tâches dont il s'acquitte plus qu'honorablement. Dans ces cas-là, il devient un ouvrier attentif, et docile, comme se doit de l'être tout apprenti. Il accepte même d'être critiqué, à l'occasion réprimandé et demeure particulièrement disponible pour être formé aux gestes simples de l'accord, que ce soit un jeu d'anches ou même des plein-jeux. Ces gestes qu'on aimerait tellement voir acquérir par nos organistes !

Au Pérou, Francis Chapelet découvre et fait restaurer les deux instruments le plus anciens d'Amérique du sud, respectivement de 1610 et de 1630 de l'ancienne cathédrale d'Andahuaylillas et ceux datant de 1650 de la cathédrale de Cusco.

Toutes ces aventures d'orgues, mexicaines, boliviennes, péruviennes se sont faites sous l'égide du label *Les chemins du baroque* dirigé par Alain Pacquier.

A la fin de cette évocation, je garde en mémoire un fabuleux concert de Francis à Saint-Rémy de Provence, dans les années 1985, où il interpréta l'intégrale de l'Art de la Fugue... 1h ½ de musique, église bondée, public envoûté, dans un fervent silence, jusqu'à l'énoncé final du troisième thème « B.A.C.H » de la dernière triple fugue qui termine ce monument musical...

Une rencontre déterminante, une belle amitié

Par François-Henri Houbart

« *La vie tisse entre les êtres plus de fils qu'elle n'en brise* » (Marcel Proust)

Élève au conservatoire de Strasbourg de 1973 à 1975 dans la classe de Michel Chapuis, celui-ci me proposa de jouer à l'église Saint-Séverin de Paris un samedi soir de mars 1974 dans le cadre de « Saint-Séverin - Église ouverte ». En effet, chaque samedi, de 21h30 à 23h30, un organiste donnait un récital dans une église bien remplie au moment où le quartier foisonnait d'une sympathique population diverse et variée. Ce pouvait être une audition donnée par l'organiste assurant le mois en cours ou l'un de ses invités.

A l'époque, grâce à la réputation du grand orgue, à la renommée de ses organistes (Michel Chapuis, Francis Chapelet, André Isoir et Jean Boyer en tant que suppléant) et à la qualité de

sa liturgie, Saint-Séverin était l'église-phare de l'hexagone. Les paroisses de France commençaient alors à connaître ce si beau choral de Michel Chapuis qui n'est autre que « le Sanctus de Saint-Séverin ».

Et, le samedi soir, quand le grand orgue se faisait entendre pendant deux heures non-stop, la nef s'emplissait de mélomanes, de passionnés d'orgue, de touristes se promenant dans le quartier latin.

Je me retrouvai donc à la tribune d'orgue en train de jouer en public notamment le Prélude et fugue en Mi bémol de Bach lorsque Francis Chapelet fit subitement irruption à la console. Je ne le connaissais pas mais j'étais admiratif de celui que j'entendais régulièrement sur les ondes de France-Culture lors de l'émission hebdomadaire très écoutée de Jacques Merlet « Renaissance des orgues de France » ou en disques, spécialement dans la collection « Orgues historiques ».

Francis venait d'avoir 40 ans et il était un des représentants de la nouvelle grande Ecole d'orgue française. Autant avouer que, comme on dit, je n'en menai pas large de le voir en chair et en os, et, pendant quelques secondes, je fus assez perturbé pour que, si je me souviens bien, mon MI bémol de Bach devint un peu atonal... ! Mais Francis, avec gentillesse et quelques mots d'encouragement, me tutoyant spontanément, permit que tout se remit en ordre dans ma tête et mes doigts.

J'avais débuté l'étude de l'orgue en 1964 chez les pères dominicains de l'école Lacordaire de Sorèze (Tarn), ancienne Ecole royale militaire créée par Louis XVI, où je fus pensionnaire de 1960 à 1966. Mon professeur, Paul Guibaud, futur organiste du beau Cavaillé-Coll de Lavaur, me fit travailler dans la méthode de Lemmens et j'y trouvai mon bonheur. L'orgue de la chapelle était un petit Puget de deux claviers -et 14 jeux si ma mémoire est bonne- que j'aimais beaucoup malgré un état assez moyen. Nous avions une fanfare -dont je jouais le trombone (à pistons)- qui défilait principalement les dimanches matins pour le lever des couleurs. Puis, à partir de 1966, revenu poursuivre mes études chez moi à Orléans, je continuai mon éducation organistique dans la tradition Dupré. A l'automne 1970, le facteur d'orgues Robert Boisseau me présenta à Pierre Cochereau qui me conseilla vivement de prendre des cours avec Suzanne Chaisemartin ; « à Paris, il n'y en a qu'une ! », disait-il. J'étais donc vraiment baigné dans l'« École Marcel Dupré », ce maître que, d'ailleurs, je rencontrai dans le courant de cette même année 1970 quand il vint donner un récital à Saint-Nicolas de Blois un an avant sa mort. A 17-18 ans, organistiquement parlant, je me cherchais ; je suivis l'Académie d'orgue de Vevey sous la direction de Jean Guillou que je connaissais et admirais. Mais, en 1971 et 1972, mon contact artistique et amical avec Michel Chapuis à l'Académie de Musique ancienne de Saint-Maximilla-Sainte-Baume fut absolument déterminant : un vrai « coup de sirocco » !

Comment me serait-il dorénavant possible de jouer la musique ancienne différemment que pendant ces trois semaines passées à l'ombre du grand orgue Isnard ? Je fus conquis par le savoir, le jeu, l'humilité, l'humour de Michel Chapuis.

Quelques semaines après mon audition d'orgue à Saint-Séverin, en mars 1974, je revis Francis qui, avec d'autres organistes (Jean Boyer, Arlette Heudron, Odile Bailleux...), sillonna le Loiret afin de réaliser quelques émissions pour Jacques Merlet dans le but de mettre en valeur de beaux

instruments du département comme ceux de la cathédrale d'Orléans, de Pithiviers, de Beaugency, du Temple d'Orléans... (l'orgue Renaissance de Lorris, inauguré en 1975 par Marie-Claire Alain et Michel Chapuis, était alors en pleine restauration dans les ateliers de Koenig). A la fin du printemps 1974, quel ne fut pas mon étonnement de recevoir un appel téléphonique de Francis me demandant de le remplacer au mois d'août à Saint-Séverin ! « Tu seras le titulaire du mois d'août », me dit-il. En effet, Francis, normalement de service en ce mois, préférait le passer en Espagne où ses activités étaient très importantes et fort intéressantes. Il me fit même une recommandation pour la fête de l'Assomption : « à la fin des messes on chante « Chez nous soyez Reine » ; tu vas voir, tout le monde chante, et il faudra mettre le plein jeu ». Francis avait raison ! Je ne suis pas sûr que le « voisin d'à-côté », comme on l'appelait (Pierre Cochereau), aurait même réussi à couvrir les fidèles avec son impressionnant Tutti de Notre-Dame... !!!

Quelques mois plus tard, Jean Boyer me demanda d'être son cotitulaire à Saint-Nicolas-des-Champs à partir du 1^{er} janvier 1975, et, un an après, je fus nommé titulaire du grand Suret de Sainte-Elisabeth-du-Temple (Sainte-Elisabeth-de-Hongrie).

Tout en assurant successivement ces postes, je devins suppléant dès août 1974 à Saint-Séverin, âgé de 21 ans. En effet, André Isoir ayant choisi d'aller à Saint-Germain-des-Prés, Jean Boyer, passa, de ce fait, de la suppléance au titulariat. Très gentiment, Francis me dit un jour : « non, tu n'es pas suppléant. Nous, on te considère comme le quatrième titulaire ». C'était adorable. Je gardai ce poste jusqu'à ma nomination à la Madeleine en février 1979, soit quatre années et demie après mon arrivée à Saint-Séverin.

Je serais bien ingrat de ne pas souligner ici la délicatesse humaine et artistique de mon ami Jean Boyer qui fut un immense musicien. Nous obtînmes le CA pour l'enseignement de l'orgue en conservatoire de région au printemps 1979 après avoir travaillé ensemble - et parfois avec Bernard Coudurier - l'épreuve d'improvisation qui consistait, notamment, à réaliser une fugue rigoureuse (d'école) à 4 voix avec contre-sujet, strettes et tutti quanti, ainsi qu'un thème libre (andante de symphonie à un thème) ; on se retrouvait régulièrement à l'orgue de Saint-Séverin afin de préparer ce concours si important.

J'avoue tout devoir à ces années passées aux claviers du magnifique instrument de Saint-Séverin, habillé d'un buffet admirable, comme est l'ensemble de l'édifice avec son architecture, ses dimensions, ses tableaux, sa colonne torsadée, ses vitraux de Jean Bazaine, sa chapelle Mansart etc... Que de souvenirs !

Chaque titulaire touchait évidemment l'orgue avec sa propre personnalité. Quand Francis jouait, le feu était là...et on le reconnaissait aussitôt ! Lorsqu'il introduisait son « Gloire à Dieu » sur le plenum, l'animateur et les fidèles n'avaient guère d'autre choix que de le suivre ! Mais tout se faisait dans la bonne humeur et l'amitié. Plusieurs membres du clergé, d'ailleurs, étaient d'éminents musiciens comme Claude Duchesneau et Paul Bardon (de la célèbre famille Bardon), altiste, qui avait l'oreille absolue. Quel régal d'être partenaire -et même complice- liturgique de si agréables personnes (tous deux malheureusement décédés) ! Comment oublier la voix chaude du bien sympathique père Michel Teheux, prêtre belge qui, lui aussi, donnait tant envie de chanter ou d'accompagner ?

Qui ne se souvient des improvisations de Francis, de ses commentaires de l'après-homélie où il donnait libre cours à sa grande imagination, à sa constante verve ? Un samedi soir de « Saint-Séverin - Eglise ouverte », il improvisa même des variations sur... « l'Internationale » !!! Quand je pense à cette époque où on osait beaucoup (moi-même, j'avais improvisé sur « la panthère rose » ... !).

Quand il arrivait à Saint-Séverin pour assurer les quatre messes du week-end, son premier réflexe était bien souvent de tester la justesse de l'instrument et d'aller accorder ce qui ne convenait pas ; il ne supporte pas un orgue même légèrement désaccordé (il a raison !). Un seul tuyau de plein jeu un peu faux voyait Francis foncer à l'intérieur du buffet, accorder en main.

Avec lui, on n'était jamais dans la demie mesure -comme en amitié- ; il appelait un chat un chat ! Il agissait ainsi en facture d'orgue, avec compétence et à bon escient ; beaucoup plus que dans le milieu organistique actuel, il disait franchement et sagement ce qu'il pensait d'une mécanique, d'une harmonie, d'un tempérament. Mais, Dieu que des personnalités comme lui ont fait avancer les choses ! Pas d'hypocrisie, de non-dit, de discours mielleux, de coups tordus ; toujours droit, franc, direct ! Aussi a-t-il été précieux dans ce domaine de la facture en encourageant et conseillant des organiers de grande valeur ; je pense à Pascal Quoirin, Jean-François Dupont, Frédéric Desmottes... Sans Francis, y aurait-il eu le magnifique Dom Bedos de Bordeaux... ? Francis n'a jamais compté son temps quand il s'est agi de facture. J'en fus le témoin en juillet 1977 quand il procéda au scrupuleux relevage du joli orgue de Santa-Maria à Paredes de Nava, en Tierra de Campos (Castille), et qu'il m'offrit de faire partie de la petite équipe qui, autour de lui, remit en fonction l'instrument. Il y avait là les facteurs Alain Faye et Daniel Birouste. Chaque jour, à 23 heures, nous allions à la gare car passait un train portant une énorme lanterne en avant et au milieu de la locomotive ; on se serait cru au Far West ! C'était à celui qui découvrirait au loin et en premier ce phare. Il faut dire que les vastes plaines de Castille permettaient de voir cette puissante lumière alors que le train était encore à 15 ou 20 kilomètres de Paredes. Un soir qu'il nous vint l'idée de faire de grands gestes en levant hauts les bras pour saluer le conducteur, le chef de gare nous réprimanda vertement car ces mouvements intempestifs signifiaient au mécanicien qu'il devait immédiatement stopper son convoi à cause d'un quelconque danger sur la voie. Le mécano ne s'arrêta pas pour autant ; probablement plus futé que le chef de gare, il comprit certainement que ces gestes furent amicaux.

Une autre fois, en février 1981, alors que nous étions dans le train reliant Madrid à Séville - Francis m'avait invité à donner un récital à l'église San Salvador de cette dernière ville-, il me fit remarquer, en Estrémadure, que, si le conducteur klaxonnait à chaque fois que nous traversons un village (sans aucun passage à niveau !), c'était pour éviter de tuer quelque personne ou animal. « Ici, le mois dernier, le train a écrasé un âne », me dit-il. Plus loin, au milieu d'un autre village, tandis que nous étions balancés de gauche à droite à cause des voies pas vraiment rectilignes, et, qu'au wagon-restaurant le barman avait bien du mal pour que la vaisselle ne tombe pas à tout instant, Francis me précisa : « l'an passé, le train a déraillé et s'est renversé ». Je le remerciai de ne pas m'avoir signalé cet accident juste avant la traversée du village car il tint à ce que je ne sois pas complètement pétrifié ! Nous ne tournions pas un western mais on n'en était pas loin !

Il y avait toujours beaucoup à apprendre de Francis qui connaissait parfaitement ces orgues des XVII^e et XVIII^e siècles, et assurément mieux que la majorité des organistes espagnols. On peut d'ailleurs affirmer que Francis, par sa disponibilité, sa culture, son rayonnement, réveilla complètement l'École d'orgue espagnole et fut à l'origine de bien des vocations. Il a eu un charisme extraordinaire auprès des jeunes qu'il fascinait (et encore maintenant) par son sens du partage et de la transmission de cette passion pour l'orgue, sa littérature, sa facture, son esthétique, son évolution. Il continue régulièrement d'écrire avec finesse et musicalité des petits morceaux didactiques destinés aux étudiants des premières années d'apprentissage de l'orgue. Comment ne pas citer son excellent « Livre d'improvisation et d'accompagnement » publié en 2002 ? Est-il besoin de rappeler qu'en plus de son premier prix d'orgue et d'improvisation au Conservatoire de Paris, il obtint un premier prix d'harmonie premier nommé dans la classe de Maurice Duruflé ?

Je ne peux que conseiller de lire ses chroniques – éditées - où il livre avec délice, émotion et humour les souvenirs, les périples de sa vie si riche, ses rencontres, ses imprévus etc... Il est un conteur exceptionnel, vivant, et si agréable à lire, comme à écouter.

Cette École d'orgue française des années 1960-1970, cette grande époque charnière, cet immense « chambardement » en interprétation, en facture d'orgue, a marqué par sa culture, sa passion, ses idées. C'est un privilège pour moi de l'avoir un peu vécue en tant que témoin à défaut d'y participer pleinement étant donné mon jeune âge. Je connus la fin de ce « chamboulement ». On a peut-être du mal à le croire de nos jours mais des articles de presse pouvaient alors être très virulents (je pense à ceux occasionnés par la restauration de l'orgue des Couperin à Saint-Gervais) ; des personnes se haïssaient profondément et ne s'en cachaient pas ! Et Francis, homme de caractère, n'était pas le dernier à dire haut et fort ce qu'il pensait ! L'AFSOA (Association française pour la Sauvegarde de l'Orgue ancien) fit un travail remarquable en faveur de la préservation de notre patrimoine organistique. Par ses écrits, Pierre Hardouin eut un rôle essentiel, tout comme Jacques Merlet à la radio, sans oublier un François Pigeaud, un Gilles Cantagrel, un Claude Noisette de Crauzat qui n'hésitèrent jamais à prendre position pour défendre le beau, le meilleur. Plus que quiconque, Francis fut souvent en première ligne pour afficher ses opinions, et à juste titre.

Je pourrais encore longtemps évoquer ce grand ami, cet immense musicien, harmoniste hors pair, cet improvisateur hors normes, cet auteur si inspiré de « Etna 71 » qui clame avec puissance, émotion et poésie sa passion pour la vulcanologie, rendant ainsi hommage à la nature et à son ami Haroun Tazieff.

J'aimerais évoquer le côté espiègle du personnage qui, un jour, contraria Alfred Kern à Saint-Séverin. En effet, par curiosité, Francis installa quelques tuyaux de trompette pour donner l'impression... d'une chamade (!) au niveau du sommier de grand orgue ! L'organier en était bien triste car il ne reconnaissait plus son chef-d'œuvre. Mais ceci ne fut qu'un essai, et tout rentra vite dans l'ordre ; l'instrument retrouva alors son bel équilibre.

A propos de trompette horizontale, Francis avait une admiratrice, Nelly K., surnommée... « la chamade », maintenant décédée. Celle-ci jouait d'ailleurs élégamment et scrutait chaque détail de la façon de jouer du Maître, au pincé près. Quand l'orgue de Saint-Séverin était libre, principalement le dimanche après-midi, comme elle avait l'autorisation d'aller s'exercer, nous en-

tendions de temps en temps la fameuse Nelly interpréter les mêmes morceaux que ceux entendus le matin sous les doigts de Francis, et avec l'extrême souci de faire rigoureusement comme le Maître. C'était parfaitement imité, et nous nous en amusions.

À Saint-Séverin tout se passait dans la bonne humeur. Ce sont des années cruciales dans mon existence, des moments de passion, de travail, de découverte, d'amitié, de bien-vivre, de rire, d'amusement, de complicité. Cela a quand même été bien vite tant nous dévorions la musique. Le temps n'avait guère d'importance, nous vivions dans une certaine insouciance. Naturellement, je ne me fis jamais prier pour être extrêmement présent à ce poste de suppléant.

Si ces années ont tant compté pour moi, je les dois en grande partie à Francis. Grâce à lui qui me choisit comme assistant en 1974, Saint-Séverin devint un véritable tremplin qui m'ouvrit d'innombrables portes (radio, télévision, concerts, disques, la Madeleine, etc...) et je ne peux que louer sincèrement celui qui a provoqué cette belle envolée.

J'ai beaucoup appris à Saint-Séverin. Entendre des maîtres aux claviers de cet instrument, analyser leur manière d'harmoniser -spécialement le choral-, improviser, préluder, leur façon de toucher, conduire une fugue, enregistrer... m'a marqué à vie. Saint-Séverin, plus qu'une église, fut la première École d'Orgue de France, un véritable creuset pour nombre d'entre nous. Francis parlait d'ailleurs de « l'École Saint-Séverin », et il avait parfaitement raison. De plus, les concerts y étaient souvent de qualité.

Seul point noir de ces années passées à Saint-Séverin : la sécheresse épouvantable de l'été 1976 qui dura plusieurs semaines au point que le Président de la République, Valéry Giscard d'Estaing, instaura un impôt-sécheresse non des plus populaires. Comme la plupart des instruments, l'orgue de Saint-Séverin en souffrit (claviers gondolés, trois ou quatre jeux restant seulement pour accompagner les offices etc...).

Quand Francis y donnait sa sublime version de *L'Art de la Fugue* avec son ami Jean Boyer, nous vivions des instants intenses. Cette longue œuvre était si bien jouée, avec une telle personnalité et densité pour chaque fugue, qu'arrivée à la fin, elle semblait n'avoir commencé que depuis quelques minutes tant le temps n'existait plus ; cela avait paru très court, nous étions dans l'irréel. Et quand Francis terminait inexorablement par le choral « Vor deinen Thron... », imaginez l'émotion et les yeux vite embués au point de laisser pas mal de secondes avant d'applaudir après le dernier point d'orgue, surtout en pensant à Bach mort en l'écrivant. Quel choc, quelle émotion qui me reviennent subitement comme si tout s'était passé hier ! Et ceci, évidemment, en présence d'une nef comble comme à l'habitude en ce lieu.

Cet *Art de la Fugue*, ces interprétations, ces improvisations de Francis nous captivaient car, toute sa vie, il n'a jamais su jouer autrement que cash ! Comme quand il parle et agit, c'est toujours avec passion, sans concessions : comptant ! Ainsi était-il également dans son enseignement, notamment au conservatoire de Bordeaux : aucune place pour les fumistes, les paresseux, les comiques qui ne font pas rire ! Une exigence : le travail ! Pour avoir enseigné en conservatoire pendant 37 ans, je ne peux que donner raison à Francis !

Il est la dernière grande figure de ce fondamental tournant musical et historique d'il y a maintenant un demi-siècle dont le chef de file fut le très éminent Michel Chapuis. Je crois aux signes

que la vie nous fait subrepticement passer mais qu'on ne perçoit plus beaucoup dans notre monde devenu si matérialiste. Francis a permis ma nomination à la Madeleine il y a 44 ans - grâce aussi au cher père Lucien Aumont, prêtre à Saint-Séverin- ; or, c'est justement à la Madeleine, dans les années cinquante, que Francis, tout jeune, eut sa vocation d'organiste et se lia d'amitié avec le titulaire de l'époque, Edouard Mignan. Et Francis de raconter : « assis sur le banc à gauche de Mignan, c'est moi qui étais chargé de tirer et repousser le 32 pieds ! ».
Merci, cher Francis, mon grand frère !

21 janvier 2023

Ce que je crois savoir de Francis Chapelet

Par Uriel Valadeau

Une rencontre

La semaine dernière, j'analysais un enchaînement d'accords... "Si tu réfléchis c'est foutu! Il faut entendre et faire! Nom de..." Mais pour une fois, Francis, désolé, « c'est foutu ! » Il va falloir verbaliser ou au moins évoquer, même s'il est difficile de parler d'une personne sans l'enfermer dans des schémas... Moi, je suis le gamin du village d'à côté. « Vous aimez l'orgue? Allez me chercher vos parents! Soyez à l'auditorium dès cet après-midi ! » Je n'imaginai pas à quel point mon univers étriqué allait s'ouvrir au contact de ce personnage volcanique, émerveillé comme un enfant, passionné comme un adolescent, jalousement attaché à sa liberté et combattant. Francis m'a donné deux métiers, l'univers fascinant des résultantes harmoniques, et surtout une ouverture sur le monde. Qui dit mieux ?

Suite à cette rencontre, je fus immédiatement projeté dans le festival de Palencia où j'ai pu évoluer auprès d'organistes et de facteurs d'orgues fabuleux, trimbalé dans toute l'Espagne, en Europe, en Amérique Latine (en lien avec Alain Pacquier et les Chemins du Baroque), aux USA, sans oublier l'expérience forte du volcan Stromboli. Cette rencontre en a déclenché beaucoup d'autres, depuis 30 ans jusqu'à aujourd'hui, me donnant à mon tour la liberté de choix de mes espaces de créations.

Le personnage

Il faut dire que l'animal est généreux pour les personnes et les projets en qui il croit. Je découvre encore aujourd'hui ceux et celles que Francis a aidés en toute discrétion : études, permis, véhicules, club de foot près de Cusco, instruments de musiques, conseils, chantiers de restauration, démarrage d'entreprise, constructions de maisons, concerts, plans dessinés, orphelinats, etc ... Toujours avec énergie et en s'empressant d'oublier l'aide apportée. De sa passion pour les chats (Titi, Roudoudou, Simba) il est observateur prudent, nécessite une mise en confiance, déteste les conflits parmi ses amis et fuit soigneusement institutions et personnages toxiques. Sa devise pourrait être « aimez-moi de loin mais aimez-moi ! » Francis parle à ses amis toujours d'égal à égal quel que soit l'âge ou le niveau social, colères comprises, ignorant jusqu'à l'existence même de la vanité et reste toujours d'une grande fidélité. Ses innombrables amis sont le reflet d'une diversité incroyable de projets, dont la musique en est la plus belle expression, tout en restant un domaine parmi d'autres.

Du rêve au voyage, du voyage à la création

« Fais taire ce portable ! Tu pourrais pas t'asseoir un peu en silence, non ? ». Le rêve et le silence occupent une place très importante dans le quotidien de cet artiste solitaire. Des cahiers consignent 40 années de ses rêves, si précis qu'ils constituent une deuxième vie, Francis vit donc environ depuis 180 ans. Ouvrir un livre, partir en voyage, contempler des paysages,

trouver un espace de création ; ce serait à quelque chose près sa philosophie. Ainsi sont apparus au milieu de déserts, des lieux esthétiques et solitaires : Montpon, Abarca, Liétor et leur cortège de 17 instruments (!)

J'aime bien les dessins de paysages, de maisons, de villes baroques ou d'orgues, dessinés pendant les réunions parfois ennuyeuses au ministère. Pour avoir quelque chose à dire artistiquement, il faut du vécu émotionnel : « Le pauvre, il ne sait vraiment que jouer de la musique ! » est une expression mainte fois entendue. Je l'ai vu passer des mois entiers sans jouer une seule note : « La musique, il faut être capable de l'oublier »... pour mieux y revenir ! Un jour, accident sur un grand voilier : « Ah, c'est sans doute fini de jouer ! » S'en suivirent silence, tranquillité et puis, création d'un nouveau jeu au clavier.

Ne venant pas d'une famille de musiciens, Francis dit souvent qu'il est arrivé relativement tard à l'orgue. Cela détermine un rapport à la musique simple, démystifié, souvent prosaïque, direct, efficace, comme les orgues espagnols dans lesquels il se retrouve pleinement. Un conseil pédagogique ? « Tu n'y arrives pas ? Laisse tomber et viens te promener, l'automne est magnifique ! ». Avec le recul, un conseil plein de sagesse mais impossible à saisir sur l'instant... Quand elle devient un affairisme technique, mieux vaut quitter la musique pour l'alimenter. C'est dans cet esprit qu'ont eu d'interminables voyages, à petite vitesse, à travers la France et l'Espagne, en quête de paysages et d'architectures traditionnelles.

Dans cet univers, le carriérisme est juste inconcevable : un rapport à la vie plein de liberté où l'argent n'est pas un but en soi mais le moyen de réaliser ses aspirations profondes, une vraie révolution dans notre monde matérialiste. Ainsi, j'apprends tout à fait incidemment qu'il renonce à une intégrale Bach, renonce à être inspecteur, renonce à une tournée au Japon mais choisit toujours le meilleur : Des concerts toujours pleins, entourés d'amis. Comment oublier cet Art de la Fugue « agricole » joué à Abarca vers 1995 ? Les accents de l'instrument ibérique, un parterre d'agriculteurs, des amis, le silence inoubliable d'un public n'osant applaudir à la fin du concert. Ou encore ce gendarme qui nous arrête en pleine Castille : « Chapelet ?? Del organo ?? Hombre !! »

Le temps de l'action

« allô ! C'est Francis ! Donne-moi tout de suite tes vacances ! Je viens de trouver un instrument fabuleux... » Et c'est parti, de la France à l'Espagne, du Pérou à l'Amazonie ! Accordoirs en main, poussez-vous de devant, étude, plan de restauration, protestations en tout genre, restauration, concert. Le concert ? Toujours pragmatique. Tout pour le son et l'esthétique : Réglage de la porte qui grince, éclairage, accordoir à portée du clavier, lunettes, ergonomie, affiches et gare au mioche qui s'aviserai de brailler en plein *tiento* de Correa ! Dans le milieu musical, cet « Indiana Jones de l'orgue » (dixit Alain Pacquier) ne laisse personne indifférent : on l'aime ou on le déteste. Il faut dire que Francis n'épargne pas ceux qui se noient dans les partitions et autre relevé de la touche, en oubliant que c'est l'instrument souvent malheureusement faux, qui a toujours le dernier mot. Il dérange aussi beaucoup ceux qui volent au secours du succès qui n'a plus besoin de personne, là où lui s'est engagé pleinement. Et bien malin celui qui peut se prétendre l'ami d'un volcan sans se prendre une bombe volcanique sur le coin de la figure.

Le volcanisme

« Si tu cours, t'es mort ! » Le conseil s'est révélé judicieux puisque je suis vivant. Je dois avouer que voir le Stromboli en éruption, à 17 ans, en évitant la pluie des pierres près du cratère, a été une des expériences les plus fortes de ma vie. Francis m'a toujours fait remarqué les

rythmes du Stromboli, son ami Tazieff ayant utilisé le principe du tuyau d'orgue pour en percer le mystère. Le volcanisme occupe une grande place dans son univers, une matière sonore, épaisse, percussive et résonante, où les forges de Vulcain proposent les orgues grandioses du tellurisme. « Etna 71 », entendu encore en concours à St Eustache en 2021, en est la parfaite illustration.

Esthétique musicale

Lors d'une balade en ville, un générateur de chantier, insupportable, émet une fréquence grave. Francis se met immédiatement à en chanter tous les harmoniques, comme souvent dans les sons de la vie quotidienne. Fasciné par la mise en vibration de toute colonne harmonique (création de son carillon de 16 cloches à Abarca) je le vois toujours passer plus de temps à accorder qu'à jouer. Dans les anches de 16 par exemple, il ne lâche l'accordoir qu'à l'apparition de la 7^{ème} pure, de la 9^{ème} dans les jeux de régale. « Tu vois, hein, j'ai pas besoin de 80 jeux pour arriver à produire ces résultantes ! ». Il faut savoir écouter l'existant. Il en va de même pour les fonds, la composition des pleins jeux « dorés » ou « argentés ». Les orgues ont une voyelle et une consonne d'attaque « sans cracher ». Le fameux « bourdon » des anches et le O des cornets classiques français, le A des fonds allemands. Quelle joie lorsqu'il rencontre des personnes dont les oreilles perçoivent cela ! C'est cette passion pour les sonorités de l'instrument qui le pousse à se former chez le facteur Pierre Chéron pendant son service militaire. Encore aujourd'hui, il rencontre toujours régulièrement différents facteurs dans leur atelier et sur leurs chantiers.

Vu sous cet angle, l'aventure du Dom Bedos, une lutte acharnée de plus de 30 ans, fait particulièrement sens. « Si tu veux une oreille, écoute cet orgue attentivement ». L'émerveillement des arcs-en-ciel d'harmoniques, toujours différents suivant le caractère des orgues, l'amène à voyager sans cesse, à Meneses pour écouter le plenum restauré par Pascal Quoirin, à Abarca pour le basson de Bernard Cogez. Car « sans le facteur, l'organiste n'est rien » : c'est le dialogue passionné avec les facteurs qui favorise ce chatoiement d'harmoniques et de couleurs. Cette expérience le guide quand il « fait sonner » l'instrument, quand il le remet lui-même en marche ou qu'il participe à un chantier.

Evidemment, longues discussions sur la stabilité du vent, sur les tempéraments, pour arriver à les concilier avec les harmoniques naturels. « Grr, la quinte ré-la bat trop ! Nous on vit avec ces orgues, qui doivent chanter sur tous les tons ! » En Espagne, son choix est fait : tempérament égal modifié avec trois dièses très légèrement abaissées : Do#, Fa#, Sol# pour « redonner l'illusion du tempérament inégal » sur les tierces majeures de La, Ré et Mi. Il s'agit de pouvoir moduler aujourd'hui sur des instruments historiques.

Chez Francis, l'interprétation comme l'improvisation, font vibrer l'instrument qui a toujours le dernier mot. L'interprétation devient un véritable rassemblement d'harmoniques et non plus de notes éparses, qu'il faut alors modeler selon le geste du peintre, tel qu'il le fait dans ses toiles et dessins, en imitation de son père Roger Chapelet depuis l'enfance.

Ces colonnes harmoniques nécessitent un orgue, qu'il explore dans ses moindres sonorités, "parfaitement accordé" et avec une "belle acoustique". Elles évoluent dans l'espace, maintenues debout par un tempo infaillible.

Les grandes harmonies sont tantôt modelées en legato, tantôt scintillées par le détaché, tantôt martelées pour faire apparaître le contrepoint mais toujours en suscitant les harmoniques. On dirait un facteur d'orgues attelé au travail de la matière. La musique est entendue à l'avance phrase par phrase ("pense à l'avance !") La connexion oreille /main est directe, sans intellectualisation, les doigts viennent spontanément, tout est dans la sensation corporelle. Que ce

soit dans Reger, Franck, Liszt, Bach ou Correa, c'est toujours cette impression d'architecture grandiose et colorée.

Le tempo est fruit d'une pulsation intérieure et d'un toucher, souvent poignet haut, un peu à la Rubinstein. Il favorise une propulsion vive sur le clavier, la pulsation devient évidente par le simple geste naturel de la main. Francis est d'ailleurs très opposé au métronome dont il réfute l'utilité. « Qu'est-ce que tu f... avec ce métronome ???! » Il en découle une interprétation spontanée, d'un seul souffle, intuitive comme de l'improvisation, n'hésitant pas « à rajouter des notes » en fonctions des résultantes. Chez Bach, dans le grand *Mi mineur*, le *Prélude et fugue en Mib*, la *Passacaille* ou dans *L'Art de la Fugue*, on entend ainsi beaucoup de spontanéité et de carrure dans le jeu. On retrouve le même « jaillissement » que dans l'improvisation. Dans cette carrure d'interprétation, au moment où l'on craint la raideur, vient alors "l'intention", toujours sur une couleur harmonique entendue verticalement, accompagnée d'un léger affaissement du buste sur l'accent donné. Alors l'émotion est là, palpable. De ce « vivre avec » l'instrument, on trouve un monde sonore métissé, véritable lyrisme au langage baroque, où s'imbriquent les mondes sonores de Correa, Bach et Duruflé.

L'apport de Francis a la musique

Ses relations avec Duruflé étaient plutôt orageuses et davantage encore avec la génération des organistes et facteurs néo-classiques. Un élément important, souvent revendiqué par Francis, est son combat, seul, beaucoup n'assumant pas les prises de risques, pour modifier la commission des orgues vers 1965 : il s'agissait de retrouver l'authenticité des sonorités de l'orgue classique français basé sur la beauté des harmoniques et non pas sur une notion mélodique éthérée. En ce sens, la découverte du monde sonore hispanique a été une expérience forte pour beaucoup de facteurs (Quoirin, Cogez, Grenzing, Dupont etc...) et d'organistes. Il faut se remémorer Cochereau demandant à Francis de dessiner un modèle de chamade pour Notre-Dame. Les anches percussives, les sonorités tranchées et riches en harmoniques ont considérablement enrichi l'horizon sonore de l'orgue et largement contribué à l'émergence de l'orgue polyvalent actuel. Un apport fondamental de Francis est le parc instrumental considérable qu'il a fait revivre: construction, remise en marche, restaurations de plus de 70 instruments en France, en Espagne et en Amérique Latine, en y investissant ses compétences manuelles, artistiques et en participant financièrement à ces projets. Un véritable héritage pour le futur, dont les disques (régulièrement primés) et enregistrements inédits, en sont le reflet.

Conclusion

Et aujourd'hui ? Du haut de tes 89 ans, Francis, tu veilles d'un œil exigeant et bienveillant sur la Fondation Francis Chapelet, sur les projets de Vadocondes, Covarrubias et l'orgue de Guajara Mirim en Amazonie brésilienne, heureux de voir une nouvelle génération qui fasse vibrer les instruments à travers le répertoire. Comme beaucoup d'autres, j'ai été réveillé par ton talent. Je dois dire que jamais je n'aurais pu faire vivre ma classe d'orgue et de piano, le festival de Bergerac, mes chorales et bien d'autres associations, sans cette trajectoire unique, faite « d'enthousiasme et passion, de travail et de rigueur ». Et pour cette énergie enracinée dans la contemplation du son, je te dis merci.

Témoignage

Par Claudio J. De Menezes

Parler de Francis Chapelet n'est pas la chose la plus facile !
Mais parler de ce que l'on a pu vivre ensemble à des moments précis et magiques, c'est mieux.

J'avais encore 15 ou 16 ans et il devait enregistrer un disque sur l'orgue Schnitger de Mariana, premier évêché du Brésil, dans le Minas Gerais.

C'était en 1984, la première fois où nous nous sommes rencontrés avec Francis Chapelet, Michel Corboz et toute une foule de musiciens.

Pendant les quelques jours avant l'inauguration, je devais recevoir aimablement et poliment toute cette équipe...

Les bruits extérieurs sur la place de la Cathédrale ce soir-là, ne permettaient pas une bonne prise de sons dans l'église.

Les heures passaient et l'irritation était à son comble dans l'équipe !

Dans une langue corporelle et intuitive, je me suis fait comprendre : « donnez-moi 30 minutes maximum et le silence règnera autour de la cathédrale pour le temps nécessaire ! ».

Me voilà donc parti dans la sacristie.

A cette époque, j'aimais déjà faire des imitations de personnalités différentes et surtout de notre évêque Dom Oscar !

En prenant sa voix, je téléphone au chef de la police.

Sur le ton d'un évêque agacé d'avoir été réveillé si tard dans la nuit par des invités célèbres qui ne pouvaient obtenir du silence autour de la Cathédrale...

Le résultat fut rapide et les trois rues débouchant sur la place de la cathédrale de Mariana furent barrées jusqu'à ce que la « plus haute voix Ecclesisticae Marianensis » donne l'ordre de les réouvrir.

Ainsi l'enregistrement a pu se dérouler le plus calmement possible !

Je n'ai jamais raconté cet événement... seulement plusieurs années après avoir quitté le Brésil.

Grâce à Francis Chapelet, j'ai pu venir en France pour initier mes connaissances dans le monde de l'orgue !!!

Témoignage

Par Marta Gliozzi

C'est l'année de mes 20 ans. Je suis étudiante au conservatoire de Turin, ma ville natale, je termine mon cursus en classe d'orgue et de composition.

Une grande envie de me changer les idées et aussi de découvrir me prend cet été-là

Je tombe tout à fait par hasard sur une petite brochure parlant d'une académie d'orgue en "Tierra de Campos", en Castille.

Ni une ni deux, je m'y inscris et reçois peu de temps après quelques partitions manuscrites de musiques dont je ne soupçonnais même pas l'existence !

L'écriture me séduit, la musique est fantastique, pleine de surprises et virevoltante tout comme j'aime.

Me voilà partie pour trois semaines bien intenses.

Je réussis, non sans un brin de fierté, à arriver à bon port toute seule, après moult péripéties en train et en car, au milieu de rien, dans un paysage incroyable.

Des champs à perte de vue, des maisons aux murs en terre, des troupeaux de chèvres et de moutons et ... des églises immenses avec dorures et angelots à foison !!

Lorsque j'arrive à Frechilla, au lieu de rendez-vous pour les stagiaires, dans une belle maison donnant sur la place, une voix m'accueille. Elle vient de derrière la gazinière : c'est celle de Francis Chapelet, tout affairé à essayer de réparer un tuyau mal branché. Et c'est parti pour trois semaines magiques où tous les jours nous découvrons de nouveaux instruments : des orgues incroyables, nichés parfois dans des tribunes à peine accessibles par un escalier bringuebalant. Mais quelles merveilles, quelles sonorités envoûtantes !

Je me régale des cours donnés par Francis et ses deux collègues invités, F. Colamarino et J. Schröder.

Entre deux "mises en pratiques", des cours sur la lecture des tablatures, le style, l'ornementation ainsi qu'une multitude de beaux concerts où une foule autochtone endimanchée et parfumée se presse et reprend en chœur les thèmes reconnus. Mais je garde aussi un excellent souvenir des savoureuses scènes, notamment pendant les repas communs, où Francis nous refait l'histoire d'Antonio de Cabezón, de ses auto-flagellations... Des fous rires inoubliables !

Quel choc aussi que de se retrouver dans son salon, à Abarca, avec quelques spécimens (et non pas des moindres !) d'orgues espagnols parfaitement restaurés et décorés de manière somptueuse, avec couleurs étincelantes, faux-marbres et dorures. On en prend plein les yeux... et les oreilles !

Je mesure là les efforts de Titan qu'a dû déployer Francis Chapelet pour sauver tous ces instruments de l'oubli.

Finalement ces trois semaines s'envolent trop vite et je n'ai qu'une envie : y retourner l'année suivante !

Ce sera chose faite et c'est là que j'aurai aussi la joie et le plaisir de faire la connaissance de Jean Boyer, que j'aurai l'honneur d'avoir comme professeur à la rentrée suivante, en France, où j'ai choisi de venir vivre.